

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Office: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE. VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 3 novembre 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 915 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centgrade

Les dernières élections.

Les dernières élections qui ont eu lieu dans plusieurs Etats de l'Union ont donné, presque toutes, les résultats qu'on en attendait.

Comme généralement, la ville de New York a élu un maire démocrate, la candidature du juge William J. Gaynor qui soutenait "Tammany" est sortie victorieuse de l'épreuve avec une majorité de plus de soixante-dix mille voix, sur celles de Bannard, le républicain, et de Hearst, l'indépendant.

"Tammany" n'a pu élire que le maire; ses autres candidats ont été battus, ce qui lui enlève le contrôle des finances de la ville. La "Commission des Asses-seurs", l'Avocat du District de New York et tous les élus de la liste municipale appartenaient au parti républicain-féodalist.

Dans l'Etat du Massachusetts, les républicains restent au pouvoir, mais il s'en est fallu de peu pour que les démocrates y triomphassent.

Tout les républicains y ont été élus, le gouverneur Eben Draper à leur tête; à une majorité si faible, huit mille votes, qu'il est fort à craindre pour le parti républicain que cette victoire ne soit sa dernière.

Dans le Maryland, le résultat de l'élection n'est pas officiellement, mais il est certain que l'amendement qui visait à la privation des droits politiques de la race noire a été repoussé par le peuple.

A Cleveland, dans l'Ohio, le candidat démocrate aux fonctions de maire, M. Tom L. Johnson, a été battu, et à San Francisco, le candidat démocrate au poste d'Attorney de District l'a été aussi.

Les républicains ont été triomphants dans l'Indiana; ils y ont élu leur maire et plusieurs de leurs fonctionnaires importants. Dans le Rhode Island, ils se sont maintenus au pouvoir en élisant le gouverneur Aros J. Pothier et le plus grand nombre des membres de leur législature.

Dans la Pennsylvanie la lutte a été animée, les partisans de réformes à Philadelphie voulaient enlever le pouvoir à l'orga-

nisation républicaine locale. Mais leurs efforts ont été stériles, car les républicains ont réélu leur Attorney général, et élu leur Trésorier d'Etat, leur Auditeur des Comptes publics et un juge de la Cour Suprême.

An New Jersey, huit sénateurs d'Etat et soixante représentants républicains tous, ont été élus, et contrôleront la législature.

MÉDECIN-PHILOSOPHE

Lombroso, on le sait, vient de mourir subitement à Turin, où il occupait depuis bien des années, à l'Université de cette ville, la chaire de psychiatrie et de médecine légale.

Son nom est tellement connu dans le monde entier qu'il est à peine besoin de rappeler ses travaux; nous le ferons cependant, au point de vue anecdotique, car la vie de Lombroso est des plus intéressantes. Cet homme, qui a prétendu rattacher nos délits, nos vices, nos crimes à une conformation cérébrale, mérite assurément qu'on lui applique son système, et nous voyons qu'il a débuté dans la vie par des romans, des poésies, des tragédies, fort inconnues d'ailleurs.

C'était donc un imaginaire, et dès lors ses théories scientifiques reçoivent une teinte peu favorable à notre crédulité.

C'était un israélite matérialiste, et il a fini par croire aux "forces inconnues", et même aux esprits, après quelques séances dans lesquelles le célèbre médium Eusepia Paladino produisit ses phénomènes acoustiques dont le colonel de Rochas nous a entretenus. Lévitations de la table, rideaux gonflés par un souffle ou par des mains qui se manifestaient, apports d'objets qui étaient dans la pièce ou qui n'y étaient pas.

Nous ne discutons pas la réalité de ces phénomènes, ne les ayant pas vus; nous nous bornons à constater la faillite du matérialisme du docteur Lombroso, qui, pour avoir cru à ces phénomènes, fut quelque peu malmené par ses amis matérialistes.

Ce fut un médecin philosophe comme beaucoup d'autres, car la médecine, aujourd'hui, est devenue une science psychologique autant que physique.

Il y a un premier point sur lequel le monde est d'accord, c'est qu'à l'égard des êtres nerveux la médecine doit influencer moralement autant que guérir et quel-quefois guérir moralement.

—Docteur, je ne sais ce que c'est, mais je me sens très malade. —Je vois ce que c'est, madame. Où voulez-vous aller cet été? —Autre exemple: —Docteur, j'ai des idées noires. J'ai envie de me tuer. —Il y a du mieux; rassurez-vous. —Mais vous ne m'avez pas vu depuis un an. —C'est vrai, mais si votre maladie était grave, vous ne seriez pas venu.

—Comment cela? —Vous vous seriez tué. Vous voyez bien qu'il y a du mieux. Continuez. —Continuer quoi? —A ne pas vous tuer. Et faites de l'hydrothérapie. Ce n'est pas tout le savoir psychologique des médecins; il y a encore ce fait que, si l'âme est pesante sur le corps, le corps n'est pas sans réagir sur l'esprit.

Comment? dans quelle mesure? —C'est ce que la médecine philosophique, la psychiatrie cherche à établir, et ce que le doc-

teur Lombroso a voulu établir, un peu hâtivement, sur des données phréologiques.

Le docteur Gall a inventé la phréologie au dix-huitième siècle, tandis que Lavater créait la physiognomonie.

Gall prétendait que les bosses du crâne indiquaient nos dispositions naturelles; malheureusement pour son système, on a reconnu que l'intérieur du crâne ne correspondait pas toujours à son extérieur, et la Faculté a fini par se payer une bosse de rire devant les incongruités de la phréologie.

Alors on a étudié les circonvolutions du cerveau; on a localisé les facultés intellectuelles et affectives et l'on a conclu de ces localisations et des déficiences du cerveau que l'être humain était fatalement condamné à subir les conséquences de ces déficiences.

Il est certain que les fous ont quelque chose de dérangé dans le cerveau, comme le dit l'expression populaire, et que les criminels ont quelque chose qui ne va pas dans le mécanisme cérébral. De là à nier la responsabilité humaine, il y a loin, et c'est à cette conclusion que les matérialistes en sont arrivés: les criminels sont des malades; il faut les soigner et non les punir. L'être humain subit les conséquences de son organisme; il n'y a ni vices, ni vertus, mais seulement degré de nébécence ou parfaite organisation.

Après avoir étudié les fous à l'hospice de Pesaro, Lombroso étudia les criminels, et il nous envoie, à l'Exposition universelle de 1889, son musée criminalogique, une série de crânes où il prétendait faire reconnaître la fatalité du crime, s'attachant plus à la forme extérieure du crâne qu'aux circonvolutions du cerveau.

On ne saurait nier que le front fuyant du gorille comporte une absence de raisonnement, que les animaux inférieurs ont très peu de cervelle sous leur crâne aplati, et que, lorsqu'on parle d'une cervelle d'oiseau, il y a du vrai dans cette locution.

Pas tout à fait cependant, car l'éléphant, à ce prix, devrait être infiniment plus intelligent que nous. Le poids du cerveau ne correspond pas toujours à son évolution intellectuelle, non plus que le volume du crâne. Au Congrès de Berlin, au sortir d'une séance, un diplomate russe cherchant son chapeau, en trouva un qui lui restait sur la sommet de la tête.

—A qui cette tête d'oiseau? dit-il. Quelqu'un s'approche et dit tranquillement: —C'est mon chapeau. —C'était le prince de Bismarck. Le diplomate russe resta un peu confus d'avoir été si grosse tête et d'avoir parlé comme un éléphant.

Pour nous, chrétiens, la responsabilité humaine existe à partir du moment où l'être humain est capable de libre arbitre par le raisonnement. Ce libre arbitre est plus ou moins grand selon notre intelligence, notre instruction, notre éducation, nos habitudes; il n'en existe pas mais Dieu seul est juge de notre degré de responsabilité. Il en résulte que, si elle est mauvaise, la société a cependant le droit incontestable de se défendre contre les bêtes féroces de l'espèce humaine, quitte à interner celles qui sont réellement irresponsables.

Les théories du docteur Lombroso allaient plus loin: il cherchait la folie ou la dégénérescence, une tare quelconque dans le génie qu'il considérait comme

une sorte de monstruosité encephalique. Napoléon 1er était un peu fou et Victor Hugo aussi! Tout était conséquence physique dans son système.

Et lui aussi cherchait à l'honneur l'ascendance simiesque, montrant autant d'emprossement à vouloir descendre d'un macaque que d'autres à prouver leur généalogie jusqu'à l'ancêtre glorieux. La découverte de la Chapelle-aux-Saints a montré l'homme préhistorique au front fuyant, et tout aussitôt le monde matérialiste a exulté, comme si l'humanité préhistorique n'avait pas pu avoir comme la nôtre, qu'on prétend évoluée, des hommes au front fuyant et d'autres au front bombé.

Il est même arrivé qu'à l'Académie des sciences un savant a déclaré trouver une grande ressemblance entre ce crâne préhistorique et celui de M. de Bismarck.

La science n'a pas dit son dernier mot, il n'en faut de beaucoup; il y a malheureusement trop de savants comme le docteur Lombroso qui concluent un peu trop vite et établissent un système psychologique sur quelques observations physiques.

Vaut-il étudier le cerveau de Lombroso, et qu'y découvrirait-on?

Le jeune tsarévitch.

Les enfants de la tsarine, malgré la maladie de leur mère, passent tous leurs dimanches au château de Livadia. Le dernier d'entre eux, le petit héritier du trône, Alexis Nicolaïevitch, est un charmant bébé, gai, espiègle, turbulent; c'est l'enfant préféré et, naturellement, c'est un jeune autocrate. Il tyrannise son père. Quand celui-ci est occupé des affaires les plus graves, si l'enfant s'échappe de la nursery, il court aussitôt chez le tsar, et le somme de le prendre sur les épaules. Le père le plus souvent, fait droit à sa requête et n'obtient de repos qu'à près avoir trotté cinq ou six fois autour de la chambre: tel était le roi Henri IV. Le jeune prince Alexis a l'âme militaire; il aime les soldats et il aime que ceux-ci lui rendent les honneurs. Quand l'un d'eux par hasard s'avise d'y manquer, il se fâche. "Ce n'est pas la peine, dit-il, d'être grand-puc" si les soldats ne vous saluent pas." Il a beaucoup de jouets amusants et coûteux, mais ce qu'il préfère à tout, c'est de faire l'exercice et de monter son âne ou son poney. Il sait épeler et commence à écrire; il sait signer son nom; son premier autographe est au bas d'un oukase adressé aux cosaques, car il est de naissance chef de tous les cosaques. Ce prince de cinq ans a ses favoris qui sont un officier non commissionné nommé Stepan, et son ancienne nourrice, Maria Ivanovna. C'est elle qui, chaque soir, le met au lit et lui fait réciter ses prières. Occasion fréquente de querelle, car, dans ses prières, le tsarévitch veut toujours nommer Stepan avant tout le monde. Maria Ivanovna insiste vivement pour lui faire suivre l'ordre des préséances: "Il y a, dit-il, des millions de Russes qui prient pour le tsar, tandis que je suis le seul à prier pour Stepan, et Stepan a grand besoin des bienfaits du Seigneur."

CHUTE.

John Hall, un ouvrier demeurant rue Girod, 738, travaillait sur un échafaudage au pied de la rue Canal hier après-midi, lorsqu'il est accidentellement tombé d'un hauteur de 20 pieds, se blessant au corps.

Son transport à l'Hôpital a été jugé nécessaire.

DEUIL.

C'est sous le coup de la plus vive émotion que nous apprenons le décès de Mme Armand Capdevielle, épouse du directeur de l'Abelle, et fille de feu M. James Gallier, l'architecte distingué auquel on doit la construction de plusieurs des édifices qui ornent notre ville, décès survenu subitement hier soir à neuf heures.

Cette mort, qui met en deuil une des familles les plus considérées de la Nouvelle-Orléans, sera vivement ressentie dans bien des cercles de notre société.

La santé de Mme Capdevielle n'était pas des meilleures, elle était même délicate, mais la pensée que sa mort put être prochainement évitée, elle n'avait jamais cessé d'être animée de l'esprit des êtres aimants qui l'entouraient et pour lesquels cette fin si subite a été un cruel déchirement.

Mme Capdevielle sortait peu dans le monde, elle allait faire ses dévotions à l'église car sa piété était grande et de retour chez elle consacrait tous ses instants à sa famille.

La défunte s'occupait aussi d'œuvres charitables et jamais son concours dévoué ne faisait défaut lorsqu'il s'agissait d'organiser des concerts ou des œuvres de bienfaisance au profit des églises ou des pauvres.

Elle fut une épouse dévouée et une mère aimante, sère de ses enfants et soucieuse de leur bien-être.

Tous ceux qui l'ont approchée ont pu apprécier ses grandes qualités, ses aimables dispositions et sa mort créera un vide profond non seulement dans le cercle de sa famille mais parmi ses nombreux amis.

A notre dévoué directeur et ami, M. Armand Capdevielle et à la famille, si douloureusement éprouvée nous exprimons le sentiment de notre profonde sympathie.

Goethe et "la Flûte enchantée".

On a eu beau remonter, alléger, égarer le livret de "la Flûte enchantée" les spectateurs français n'ont jamais réussi à s'y intéresser, et c'est tout juste s'ils croient l'avoir comprise. Cette féerie magico-connue a cependant rallié le suffrage d'un homme qui passait pour expert en matière de théâtre: Goethe confiant au frère Eckermann que "l'auteur avait au plus haut degré l'art d'agir par vifs contrastes et de produire sur la scène de grands effets dramatiques." Son enthousiasme allait même si loin qu'il voulait composer l'œuvre de Schikaneder, comme il le dit plus tard, écrite un second "Faust", il acquiesça une seconde "Flûte". Dans les très vieilles éditions de Goethe, on trouve sous le nom de "Fragments dramatiques" tout le premier acte de cette nouvelle pièce qui ne fut jamais finie, mais non point par la faute du poète. Il l'avait com-

posée en 1772 et l'avait proposée à Wranitzky de la mettre en musique; ce compositeur se déroba modestement à l'honneur dangereux de continuer Mozart. En 1795, Goethe travailla encore au libretto qu'il offrit à Kayer, Reichardt, et Zelter et Schiller l'engageait vivement à se défier d'une entreprise "où tout le talent du poète ne suffirait pas à composer une musique trop peu réussie". Il fallut que Schikaneder lui-même l'aurait de donner une suite à son propre chef d'œuvre pour que Goethe renonçât à son idée qu'il poursuivait depuis six ans. Outre le premier acte écrit presque en entier, il avait arrêté le

CRESOENT.

"The Man of the Hour" attire chaque jour un nombreux public au Crescent et les applaudissements ne sont pas ménagés à l'excellente troupe qui interprète cette comédie.

La semaine prochaine le célèbre Thurston, le magicien renommé.

Théâtre de l'Opéra.

Nous sommes aujourd'hui très quant à la valeur artistique de la troupe de M. Layolle et sur les ressources de son triple ou quadruple répertoire.

Dès la première semaine, nous avons trouvé dans le personnel, comme dans le répertoire la qualité la plus rare qui soit dans une exploitation théâtrale: la variété.

Les cinq œuvres, dont quatre de premier ordre, que nous avons entendues, diffèrent l'une de l'autre, d'école, de caractère et de portée.

Le Directeur est beau joueur et mé se fonderment les choses, il faut en convenir.

La "Fuite en Egypte", les "Huguenots", "La Mascotte", "La Fiancée de Samson", ne sont pas de ceux qui font preuve d'une prodigalité qui n'est pas banale? Et ce sont "La Traviata", cet opéra de genre, cet opéra léger plutôt, qui abonde des pages de la plus savoureuse des musiques, et que chanteront M. le Roi-Louis et M. Nubio, pour ne citer que ceux-là, avec un charme pénétrant.

A la requête d'un grand nombre d'abonnés et du public en général, la Direction de l'Opéra a décidé de donner une seconde représentation du célèbre opéra de Meyerbeer "Le Huguenot" samedi soir, 6 novembre.

L'ABELLE

—DE LA— NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: 12.00 Un an; 36.00 6 mois; 24.00 3 mois

Pour les Indes, le Canada et l'Europe: 15.00 Un an; 45.00 6 mois; 30.00 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: 25.00 Un an; 15.00 6 mois; 10.00 3 mois

Pour les Indes, le Canada et l'Europe: 30.00 Un an; 18.00 6 mois; 12.00 3 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos abonnements faits leurs remises par MARRATS-POSTAUX en 10; par TRAITES SUR EXPRES.

Feuilleton

—DE— L'ABELLE DE LA N. O.

No 6—Commencé le 20 Octobre 1909

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

PREMIERE PARTIE

MARIAGE DE CONVENANCES

III

DANS LA NUIT

(Suite.)

La guerre brisée par le milieu reprenait toujours sur son piéde-

tal environné d'une couronne de lierre grimpant et de jasmins et de capucines sous lesquels elle disparaissait à demi.

—Oui, murmura-t-elle. De notre passé, je n'ai rien oublié. Il tra de sa poche une lettre qu'il lui offrit.

—Tenez, fit-il, voici ce que Chateleup vous avait remis, et je n'avais pu vous voir. Cette lettre, je l'ai écrite dans le train, au milieu de désordre de mes pensées, alors que j'avais le cœur maîné et la tête en feu. Je ne vous demande qu'une grâce, c'est de la lire lorsque je vous aurai quitté. J'y ai mis toute mon âme, tous mes sentiments pour vous, toutes les espérances dont je me berciais et que vous vous efforcez de détruire.

Et comme elle ne tendait pas la main, il souleva la pierre du cadran et glissa sa lettre des sous avec un triste sourire, en disant:

—Vous la prendrez en souvenir de nos jeunes années que je regrette amèrement. En ce temps-là de moins vous eriez de l'amitié pour moi, tandis que maintenant...

Il s'échappa pas. Peut-être la vit-il comprimer ses poitrines de ses deux mains dans un mouvement involontaire et il se dit qu'elle se rendrait à sa prière.

Alors pourrait-elle demeurer indifférente? Elle était très émue, mais elle

fit un effort sur elle-même. —Prenez garde, dit-elle, vous avez une longue route jusqu'à Motteville, et le temps passe.

—C'est vrai... Il faut donc que je vous quitte! Il demeurait immobile. Elle se mordait les lèvres, pour ne pas déceler ses sanglots.

Elle comprit qu'elle allait se trahir, fonder en larmes, et elle voulut l'éloigner.

—Et bien! oui, dit-elle, je lirai cette lettre, je vous le promets.

—Et vous réfléchirez? —Oui.

—Et vous me répondrez? —Dans quelques jours.

—Au revoir donc... J'espère!

Il s'éloigna à grands pas. Elle le suivit machinalement, la tête bourdonnante, souffrant du mal qu'elle faisait à cet éla de son cœur.

Il se glissa dans le petit bois où il avait attaché son cheval; il en ressortit aussitôt et se mit en selle, soutenu par l'atome d'espoir qu'elle venait de lui donner.

De bord de la route elle de vit se pencher vers elle, lui envoyer un baiser de la main avec ces mots qui arrivèrent à ses oreilles doux comme un soupir: —Je t'adore!

Et il se lança au galop sur la route de Motteville.

Il avait près de six heures à faire, mais qu'était cette étape pour un cavalier comme lui!

Suzanne resta appuyée au poteau de la barrière jusqu'au moment où elle cessa d'entendre le bruit de ce galop qui, devenant de plus en plus rapide, comme si l'officier avait eu peur d'être ramené en arrière par un irrésistible désir.

Alors elle envoya elle-même un baiser du bout des doigts à cette ombre qui ne pouvait plus le voir.

Et elle remonta l'avenue de tilleuls à pas lents, en soupirant doucement.

—C'est mon bonheur qui s'en va!

Arrivée près du cadran, elle souleva la pierre à son tour et s'empara avidement de la lettre que l'officier y avait déposée.

Et sans bruit, elle traversa le petit parc, passa dans sa chambre.

Tout dormait autour d'elle. Le front plissé, son beau front d'une blancheur éclatante qu'assombrirent des boucles de cheveux ravagés par une main égarée, elle s'arrêta longuement devant le portrait de sa mère et le fixa comme pour lui demander un dernier conseil.

C'était l'œuvre d'un des maîtres de la peinture, d'un de ces hommes auxquels seuls les grands financiers et les plus opulentes familles de l'aristocratie peuvent s'adresser.

Peut-être s'était-il laissé tenter par la splendeur de son modèle.

Madame Andeval avait été une admirable femme et le pinçon de l'artiste en la reproduction avait été un chef-d'œuvre. Elle représentait l'idéal de la blonde passionnante et espiègle; elle avait trente ans, c'est-à-dire l'âge où la beauté de la femme atteint presque toujours son apogée, et elle revivait sur cette toile.

Suzanne aurait pu croire, dans la pénombre de cette chambre éclairée par une seule lampe, que sa mère allait s'avancer vers elle et lui parler.

Ses yeux bleus, de la couleur des saphirs l'évoquaient d'une manière si vraie que pour se distraire elle se leva et se pencha vers elle pour lui donner un baiser.

Elle murmura, comme si la morte avait dû l'entendre: —S'il avait raison, et si je m'étais trompée!

Elle attendit vainement une réponse.

Les lèvres de cette femme qui avait dû inspirer d'ardentes passions restèrent closes avec leur énigmatique sourire.

Se gorge de marbre ne s'anima pas.

Suzanne laissa tomber ses vêtements sur le tapis de son cabinet de toilette, s'enveloppa d'un peignoir, et les cheveux dénoués retombèrent en cascade sombre sur son cou et sur ses épaules de neige, la poitrine oppressée.

—C'est-à-dire que je suis courbée sous la lampe qui l'iso-

lait de sa lumière dorée, elle dé- plia la lettre de son ami et lut ce qui suit:

"Ma bien-aimée Suzanne,

"Je voudrais vous parler tout à cœur, avec la familiarité d'autrefois quand nous courions tous deux librement à travers les champs et les bois et qu'au lieu de nous en prévoyait les métamorphoses et les rêves de l'avenir.

"Je n'ose, et pourtant je me dis que vous êtes libre encore et qu'en vous écrivant cette lettre qui lécidera de notre sort, je mets à profit les derniers instants de notre intimité expirante.

"Excusez-moi si je vous expose une pensée que je n'ai plus et que je n'ai plus de raison, tant que que je viens d'appréhender m'a consterné.

"Ainsi, dans quelques jours vous ne serez plus libre.

"Vous vous mariez, Suzanne! —S'il est et que je me disais que vous garderiez encore quelques années votre chère indépendance que vous vendriez pour plus longtemps d'une jeunesse entourée et protégée par tant d'amitié!

"Est-ce vrai? —Non, n'est-ce pas? —Mon père m'affirme cependant que cela est, que vous avez donné votre consentement et que ce mariage est convenu et pro-

ché. —Y avez-vous réfléchi? —Pensez-vous que votre choix puisse satisfaire vos aspirations, assurer votre sécurité? —En un mot, croyez-vous trouver le bonheur que je vous désire de toutes les forces de mon âme, sit-oe au prix de la perte du sien? —Considérez-vous donc et bien celui auquel vous en confiez le soin, que vous ayez cra pouvoir l'accepter si légèrement. —Je vous jure que s'il m'était permis de lire un livre de l'avenir et d'acquiescer la certitude que votre choix vous prépare des jours calmes et sans orages, quels que soient mes propres sentiments, je garderais le silence et ne viendrais pas vous troubler par mes plaintes et—pourquoi ne pas le dire?—par l'amertume de mes reproches. —Ce que je souhaite avant tout, c'est votre félicité, dussiez-vous, en rendant la mienne impossible, me plonger moi-même dans un abîme de regrets. —Il faut que vous sachiez tout. —Lorsque tout à l'heure, à l'hôtel de la rue de Lille où j'étais arrivé plein de joie et de confiance, mon père m'a appris cette nouvelle, mon premier mouvement a été celui de la colère. —Quoi! vous acceptiez un mariage, vous donniez votre main, vous engagiez votre vie entière sans même songer à l'ami de votre enfance, sans lui accorder une pensée, sans vous dire que

vous pensiez, sans vous dire que